

Cinq petites leçons de sémiotique

I

Recommandations

Au fond, ce que vous faites, c'est quoi ?

Voilà qui me plonge toujours dans l'embarras. Je serais plombier, officier ou pis romancier, la réponse, je la donnerais vite, sans état d'âme. Enfin, du moins je crois. Il est vrai que je ne suis ni plombier, ni officier (sauf des palmes académiques), ni même romancier. Enfin pas vraiment. Et l'on a beau dire. Je sais que la profession est enviée. J'aimerais bien être romancier. Il y a une émission de radio où l'on fait le panorama des livres. Écoutez bien. Le plus bel éloge dont on puisse enrubanner un livre, c'est de dire à son propos : « Ça se lit comme un roman. » Ouvrage de sciences économiques, manuel de physique quantique... « Ça se lit comme un roman. » Le dictionnaire... c'est un roman. Il y en a un, excellent d'ailleurs, que son secrétaire de rédaction qualifiait d' « ambassadeur discret de la culture ». C'est déjà engageant. Surtout le « discret ». Mais si vous ajoutez que c'est « le grand roman des mots », vous voilà rassuré, déjà presque à la porte du libraire. Dites en plus : « Les mots sont des héros. Un grand roman vous raconte leurs aventures. » Ça y est, vous achetez. Bonsoir l'ennui ! comme on dit à peu près dans la banlieue parisienne.

Alors quels détours prendre pour répondre tout de même à la question : « Qu'est-ce que vous vendez ? »

J'avais essayé un jour de dire que j'étais linguiste. Je ne vous conseille pas. Si vous voulez vous brouiller avec votre famille, surtout de province, il n'y a rien de mieux. Qu'est-ce que vous n'allez pas chercher pour rabaisser votre vis-à-vis ! Vous l'avez mis dans l'embarras ! Vous le méprisez, c'est évident.

Parlez clairement. Dites que vous enseignez l'espagnol ou l'anglais ou l'italien, que sais-je ?

Oui, mais pas du tout, je parle moins bien ces langues que le premier garçon coiffeur.

Qu'est-ce que vous avez contre les garçons coiffeurs ?

Rien, absolument rien. C'est peut-être à cause de mon prénom, Jean-Claude. C'est inconscient.

Alors, que faites-vous ?

Eh bien je m'occupe du langage en général, de son fonctionnement, de sa signification.

Et il faut quelqu'un pour s'occuper de ça ? On vous paie pour ça ? A quoi ça sert ?

Il est vrai que si l'État était libéral, je serais au chômage. Tant pis pour moi. Mais je vais vous dire, même si j'aggrave mon cas — je dois être franc : non seulement je suis linguiste, mais je suis sémioticien.

Ça y est, je le savais, c'était trop, je n'ai plus d'ami, plus d'auditeur.

II

Où l'on parle du langage en action, des idées et du corps

Vous savez ce que je fais. Je l'ai dit hier. Vous ne voulez pas me le redemander. L'aveu m'a assez coûté. Je vous en prie. Je voudrais tout de même y faire allusion en prenant aujourd'hui un biais. C'est que je suis timide. Dans mon activité quotidienne (je m'exprime maladroitement, lentement), j'analyse ce qui se passe lorsque les gens se rencontrent. S'ils dialoguent, bien sûr. Je les saisis au moment où, comme on dit, ils mettent le langage en action :

« Tout notre embrassement n'est qu'une question. »

Belle phrase, non ? Ou plutôt bel alexandrin. Vous pouvez recompter : les douze pieds y sont (si vous faites la diérèse, évidemment, c'est-à-dire si vous faites entendre trois syllabes dans « question »). Peu importe, à dire vrai, ce que nos gens se disent : ce qui compte, c'est l'embrassement et la question.

L'échange des idées, à bonne distance l'un de l'autre, pour ne pas se gêner (telle est la règle occidentale), oui, c'est entendu, ça peut avoir son intérêt. J'ai assisté autrefois à une sorte de débat où se confrontaient de profondes intelligences. C'était stupéfiant. Si ça vous dit quelque chose, il y avait là, face à face, Jean Hypolite et Julien Benda, et quelques autres. La confrontation est une forme acérée du dialogue. Mais là, le poète, Rimbaud, vous aviez deviné, fait l'éloge d'un embrassement, d'une rencontre des corps. Plus de distances ! Nous ne parlons plus pour convaincre, d'esprit à esprit, mais bien davantage pour nous reconnaître. Est-ce toi ?

« Et je voudrais me dresser, et je ne puis, autrement
Je te prendrais et je t'étreindrais comme une question ! »

Après Rimbaud, Claudel. Et c'est bien ce dont s'occupe le sémioticien. Nous y sommes : le sémioticien est une espèce nouvelle de linguiste. Il ne s'intéresse pas simplement aux mots, aux expressions, aux images, à la métaphore et à la métonymie ! C'était le vieux jeu ! Il s'intéresse à ce qui englobe tout cela, à ce qui le met en forme, bref au discours, au langage en action. Il doit se placer en ce lieu où se posent les questions sur l'identité. C'est sa démarche initiale. Qui es-tu ? Que fais-tu ? pour que je sache, à mon tour, ce que je suis, ce que je fais, ce que j'ai à faire. Ma vie passée, mais aussi mon devenir.

Je reprendrai cette fable persane qui me permet de bien cerner mon propos. Elle est ancienne, du IX^e siècle. Elle peut nous accompagner pourtant au fil des jours :

« Après avoir jeûné sept ans dans la solitude, l'Ami s'en alla frapper à la porte de son Ami.

Une voix de l'intérieur demanda :

— Qui est là ?

— C'est moi, répondit l'Ami.

Et la porte resta fermée

Après sept autres années passées au désert, l'Ami revient frapper à la porte.

Et la voix de l'intérieur demanda :

— Qui est là ?

L'Ami répondit :

— C'est toi !

Et la porte s'ouvrit. »

III

Pour le roman des mots, tout de même

Le langage est piégé ; notre discours est piégé. Vous connaissez l'affaire du colchique, ou celle du microbe. Il en existe sans doute des centaines de ce type, mais j'ai participé à la première. Je la connais bien. Le linguiste, l'analyste du discours, bref, le sémioticien, n'est jamais au bout de ses peines. Il faudrait instruire sans tarder celui qui croit que le langage est simple, univoque, pour être plus précis. Vous sourcillez ? Ne dites pas trop vite que le remplacement d'un mot usuel par un terme dit savant ne fait plaisir qu'aux pédants, aux Trissotins ; les pose, en quelque sorte. Le vocabulaire doit s'adapter aussi exactement que possible à son objet. L'image doit être nette, dirait le photographe. Mais voilà ! le langage est affligé d'un mouvement perpétuel.

Pour le colchique, c'est le poème d'Apollinaire qui a attaché le grelot. On y lit que des vaches en automne paissaient dans des champs fleuris de colchiques ; que l'Amante est pareille à cette fleur vénéneuse et que l'Amant, près de la femme aimée, risque fort de s'empoisonner, tout comme les vaches broutant la fleur magique. En somme, le colchique est une figure de l'agression et de la mort. Et pour que le danger soit plus évident, il suffit d'en multiplier les symboles. Les colchiques, dit l'Amant,

« ... sont couleur de tes paupières
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément. »

Les colchiques et la femme et la démence, même combat, comme on disait il n'y a pas si longtemps dans les facultés. Pauvre sort réservé à l'Amant, surtout lorsqu'on se rappelle la fin du poème. Les vaches empoisonnées quittent le champ « pour toujours ». C'est le glas !

Mais comment faire pour échapper aux colchiques qui parsèment le champ et

« ... qui sont comme des mères
Filles de leurs filles... » ?

Où se réfugier pour se soustraire au Même cent fois, mille fois répété ? C'est sur ce point que les hommes ont beaucoup rêvé. Grâce au colchique, le temps est aboli. Il n'y a plus de génération. Les botanistes dénommaient la fleur *Filius ante patrem*, le fils avant le père. Étrange... Ils parlent maintenant de clonage, de multiplication végétative indifférenciée. Où est la mère, où est la fille, impossible d'en décider. On a repéré aux États-Unis un clone de presque cinquante mille trembles occupant plus de quatre-vingts hectares... Rêverie sur l'identique ! Quelle victoire pourrait-on espérer dans un combat contre la multitude, en quelque sorte, éternelle ! Et une multitude unisexuée, où tout bascule, faut-il dire sans rémission, du côté des femmes, si l'on en croit le poète ! La terreur !

Alors ne vaudrait-il pas mieux, puisque nous devons mourir, nous en remettre au « microbe », dont la vie est courte ? Nous avons de bonnes chances dans ces conditions d'échapper à son éventuelle nocivité. C'est mon dictionnaire qui le dit : sa vie est courte et la forme du mot singe le grec. Mais ne nous réjouissons pas trop vite. Le lexicographe réfléchit peu comparé au linguiste. Quant au chirurgien-biologiste qui a lancé l'affaire à la fin du XIX^e siècle, applaudi par Pasteur, il ne voulait pas prendre place parmi les connaisseurs de la langue d'Euripide ; il n'avait pas accordé non plus à son enfant, dans un instant d'égarement, toujours à craindre chez les chirurgiens, une « petite vie ». Non. Le chirurgien n'est pas le lexicographe. Il voulait agencer deux radicaux grecs pour donner cette simple acception : « organisme vivant microscopique ». Ce nouveau terme de la langue scientifique ne nous dit rien sur les espérances de vie du microbe, et pas davantage sur les nôtres.

Tout compte fait, à choisir entre ces deux fantômes, celui du poète et celui du lexicographe, je préférerais me laisser conduire, comme vous sans doute, en Colchide, le pays de Médée, la célèbre empoisonneuse, l'illustre magicienne de l'Orient.

IV

Un choix à faire : Agnès ou la Prusse

Il faut prendre au sérieux le pouvoir de la parole. Ainsi, ce n'était pas rien que cet officier prussien présenté par Maupassant dans un conte très court, intitulé : *Deux amis*. Pendant la guerre, les hommes rêvent de paix ; pendant la paix, ils commémorent.

Il faisait beau, ce jour-là de 1871. C'était même la première fois de l'année. Les Parisiens assiégés aspiraient à retrouver leurs activités du dimanche : la pêche à la ligne... Ce souhait, deux anciennes connaissances, deux amis le réalisent. Munis d'un laissez-passer, ils franchissent les lignes et s'en vont se poster, le dos au soleil, au bord de la Seine, face à l'île Marante. Ils avaient bien fait attention à ne pas se laisser surprendre. La pêche se déroulait donc tranquillement ; ils remplissaient leur filet de goujons et d'ablettes, quand, tout à coup, ils sentirent une présence derrière eux. Des Prussiens les tenaient en joue. Ils étaient prisonniers. L'officier, une « sorte de géant velu », leur proposa ce marché : je vous laisse la vie si vous me donnez le mot d'ordre dont vous avez besoin pour rentrer à Paris, ou bien je vous fais exécuter. C'était un piètre marché, un pseudo-contrat. Le véritable contrat suppose la rencontre des personnes dans l'échange ; une égalité de statut. Or, justement, l'officier le dit bien : « C'est la guerre. » Il a autorité pour en appliquer les lois :

« Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous ; c'est la guerre. »

Le « Pour moi » est explicite : en d'autres temps, des relations de pair à compagnon auraient pu s'établir. Mais en cette occasion, il suffisait à cet officier de dire : « C'est la guerre » pour que le destin des prisonniers fût, hélas ! prévisible.

Quand le pouvoir est surabondant, il s'exerce sans violences physiques inutiles. Ce qu'il fallait au contraire, c'était une mise en scène réussie, donnant du plaisir aux soldats et à leur chef. Nos amis n'avaient pas de mot de passe à livrer puisqu'ils n'en avaient pas reçu. Ils se taisaient donc. A quoi bon dire que leur poche contenait un laissez-passer, sans doute nominal. D'ailleurs, l'officier n'avait même pas cherché à les faire fouiller. Les jeux étaient faits d'avance. Ils pouvaient prendre l'incitation à la trahison pour une manœuvre dilatoire, pour un divertissement que s'offraient les plus forts. L'ennemi ne pouvait être que cruel. Ils le savaient bien. L'officier, « toujours calme », « toujours serein », dit le texte, fumant « une grande pipe de porcelaine », représentait dignement ce « peuple inconnu et victorieux » qui ruinait la France, l'affamait et massacrait les femmes et les enfants. L'officier l'avait dit : ils seraient fusillés. Ils le furent.

Le pouvoir de l'autorité se vérifie donc aisément. Sa parole est vérité. Mais il en est de plus souriants, et qui ne se révèlent qu'après coup, la chose faite. Giraudoux soutenait ainsi dans sa pièce *L'Apollon de Bellac* que les gens devenaient réellement beaux quand on leur disait qu'ils l'étaient. Le phénomène a d'abord intéressé les psychothérapeutes. C'est eux qui m'ont appris la recette. Mais qui la dédaignerait ? Agnès, jeune fille timide, attendait d'être reçue par un directeur de l'Office des Grands et Petits Inventeurs où elle cherchait un poste. Elle se sentait très mal à l'aise. C'est à ce moment-là qu'un jeune homme qui se trouvait comme elle dans la salle d'attente, lui révéla son pouvoir de transformation. Pour le tester, il lui suffisait, disait-il, de l'exercer sur l'huissier rébarbatif, puis sur le secrétaire général prétentieux et arrogant. Le succès appelle le succès. « Qu'est-ce que vous leur faites ? », s'inquiète d'abord le président-directeur général. « Cette maison que je préside croupissait jusqu'à ce matin dans la tristesse, dans la paresse et dans la crasse. Vous l'avez effleurée et je ne la reconnais plus. » Les réformes sont profondes puisqu'elles atteignent jusqu'aux ménages. En voici le témoignage irrécusable ; c'est un nouveau *credo* : « Les femmes sont sur terre pour dire aux hommes qu'ils sont beaux. Et celles qui doivent le plus le dire aux hommes qu'ils sont

beaux, ce sont les plus belles. Et ce sont celles-là d'ailleurs qui le disent. » Le président-directeur général conclut, s'adressant à son épouse, forcément acariâtre : « Agnès me dit que je suis beau. C'est qu'elle est belle. Tu me répètes que je suis laid. Je m'en suis toujours douté : tu es une horreur ! »

La sagesse en somme est de ne connaître que des Agnès et pas d'officier prussien.

V

Françoise Sagan, l'Américaine et Thérèse d'Avila : plaidoyer en faveur du non-sujet

Les plus belles transformations de l'identité sont sans doute celles qui s'imposent à nous. J'ai suivi l'autre jour Françoise Sagan. C'était peu après le Salon de l'Automobile. Elle disait : « Quand on va vite, il y a un moment où tout se met à flotter dans cette pirogue de fer, où l'on atteint le haut de la lame, le haut de la vague, et où l'on espère retomber du bon côté grâce au courant plus que grâce à son adresse. Le goût de la vitesse n'a rien à voir avec le sport. De même qu'elle rejoint le jeu, le hasard, la vitesse rejoint le bonheur de vivre et, par conséquent, le confus espoir de mourir qui traîne toujours dans ledit bonheur de vivre. » Je me suis dit qu'il fallait à mon tour essayer et pour réussir, accepter de perdre ou mieux s'efforcer de perdre tout self-contrôle. N'avoir plus à donner son accord par un libre acte de jugement à ce que je faisais, là étaient la voie et la vertu. Pour éprouver ce bonheur de vivre qu'elle me vantait, je n'avais qu'à — plus facile à dire qu'à faire — je n'avais qu'à me livrer au jeu, au hasard. Et si je réussissais, j'éprouverais, sans doute aveuglément, mais j'éprouverais tout de même la jouissance de passer de l'élément terre à cet autre élément primordial, l'eau, la mer. Je flotterai (mais est-ce que ce sera véritablement moi qui flotterai, puisque je n'en aurai pas conscience ?), en haut de la lame, en haut de la vague. La suite n'était pas vraiment prévisible. Le courant pouvait être favorable. Mais j'avais retenu la leçon : « La vitesse est un élan de bonheur », la forme que prend le bonheur avant que nous le dénaturions par notre sottise volontaire d'accaparement. Et puis, vous l'avez remarqué, pour qu'il y ait bonheur de vivre, il faut aussi que la mort l'accompagne. Pour jouir de la vie, il fallait encore la risquer.

Triste accompagnement, me direz-vous, mais vous pouvez tout intérioriser. Le danger est alors moins évident. Vous aurez moins peur. Je pense de nouveau à cette leçon des psychothérapeutes dont je vous parlais hier, à propos de *L'Apollon de Bellac*. « L'intervention », comme ils disent, vous paraîtra peut-être un peu vulgaire (elle se passe dans un milieu d'affaires des États-Unis), mais elle n'est pas sans portée pour qui veut obtenir des transformations d'identité, la sienne ou celle des autres. Une jeune femme, assistante de direction, avait à se plaindre de son patron. Elle s'évertuait à bien faire, ce n'était jamais ça. L'employeur se montrait brutal, agressif et elle pensait à démissionner. J'en viens au rapport des psychothérapeutes : « Sans lui expliquer les raisons sous-jacentes, nous lui avons ordonné d'attendre le prochain incident et, tout de suite après, de prendre son supérieur à part pour lui dire d'un air visiblement gêné quelque chose du genre : “ Il y a longtemps que je veux vous le dire, mais je ne sais pas comment m'y prendre — c'est assez dingue, mais quand vous me traitez comme ça, ça m'excite sexuellement ; je ne sais pas pourquoi, ça doit avoir affaire avec mon père ”, puis de quitter la pièce très vite avant qu'il ne puisse répondre. » Ce qui importe ici, c'est qu'en fait elle ne dira rien. Ce n'était plus la peine, car, la jeune femme le déclara à la séance suivante, dès le lendemain de sa décision, « la conduite de son patron avait changé subitement, et depuis lors, il avait toujours été poli et de commerce agréable ».

Transformation fantasmée ou transformation réelle ? d'elle-même et de son supérieur, ou d'elle seule ? A ces questions, nous répondrons comme le philosophe : *verum factum* : ce qui est vrai, c'est ce que je constate. L'évocation de la jouissance

et de la peine qui l'accompagne ou mieux qui la commande (il lui fallait d'abord enfreindre les règles du code social) avait suffi pour remettre en ordre son univers. Là où la réflexion avait échoué, l'absence de réflexion avait réussi. Vivent les pulsions !

Si vous le voulez bien, je prendrai de la hauteur en me rendant auprès d'une troisième femme, portée sur les autels et illustre dans les arts et les lettres : Thérèse d'Avila. Le Bernin l'a représentée au moment où elle connaît le bonheur de vivre et le confus espoir de mourir qui traîne toujours dans ledit bonheur de vivre. Un ange — si j'en crois les ailes — souriant et décontracté, en tenue fort négligée, s'apprête à la transpercer d'une flèche. Il écarte les plis d'une sorte de manteau très ample dont elle est enveloppée. Elle ferme les yeux, sa bouche est entrouverte. Elle paraît totalement abandonnée. Thérèse écrira après coup (c'est bien le grand moment de sa vie) : l'ange « me mettait [sa lance] dans le cœur et me l'enfonçait jusqu'aux entrailles ». Alors, souffrance insupportable ? Oui, à n'en pas douter. Mais souffrance nécessaire avant la jouissance. L'expérience de l'approche de la mort avant celle d'une vie exubérante : « Si grande était la douleur qu'elle me faisait pousser des gémissements ; et si excessive la suavité qui me venait de cette grande douleur qu'il n'y avait plus désir que cela s'arrête ni que l'âme se contente de moins que de Dieu. »

A bien y réfléchir, ce que nous disent ces femmes, c'est qu'il faut laisser choir le discours et son sujet. Alors, et alors seulement, nous éprouverons après elles, grâce à elles, les délices indicibles, les suprêmes délices du non-sujet.

Trois des cinq chroniques, commandées par Radio-France, « Subjectif », France-Culture, ont été diffusées les 29 avril, 2 et 3 mai 1985 (première, quatrième et cinquième).

Chronique 1 : Je fais référence à une campagne publicitaire du dictionnaire *Le Petit Robert*.

Chronique 3 : C. Lévi-Strauss est l'auteur de la remarque sur le clone. Voir *Le regard éloigné*, Plon, 1983, p. 293.

Chroniques 4 et 5 : C'est le livre de P. Watzlawick, J. Weakland et R. Fisch, *Changements*, coll. Points, Le Seuil, 1975, qui attira mon attention sur le « coup de Bellac », pp. 154-156.